ESSAI

SUR

LA TOPOGRAPHIE PHYSICO-MEDICALE

DE LA TESTE-DE-BUCH (DÉP.T DE LA GIRONDE)



THÈSE INAUGURALE,

Présentée et soutenue à l'Ecole de Médecine de Montpellier, le 6 Mai 1807;

Par JEAN HAMEAU, de la Teste-de-Buch, Elève de l'Ecole Pratique de Paris, de l'Ecole de Médecine de Montpellier, Membre de l'Athénée médical de la même Ville, et de la Société médicale et d'émulation de Bordeaux.

POUR MÉRITER LES HONNEURS DU DOCTORAT.

Nescio quâ natale solum dulcedine cunctos
Ducit, et immemores non sinit esse sui.
Ovid. 1 de ponto, ep. 3.

A MONTPELLIER,
De l'Imprimerie d'AUGUSTE RICARD, Rue Arc d'Arènes, maison Plagniol, n.o 9

A

ANDRÉ HAMEAU,

MON PÈRE BIEN AIMÉ.

Vous êtes le digne auteur de mes jours, le soutien et l'éguillon de mon zèle ; c'est par l'effet de votre constante bonté et par celui de votre affection paternelle, que j'ai pu terminer ma pénible carrière scholastique. Daignez donc agréer l'offrande de ce faible travail, car il est plutôt le fruit de vos sollicitudes, que celui de mes veilles ; il est à vous, veuillez le recevoir : heureux, s'il peut adoucir quelque peu l'amertume des peines qui se renouvellent sans cesse pour nous !

AUX MANES

D'une Mère et d'une Sœur, dont l'existence aurait fait le charme de ma vie, et que leurs vertus et leurs bontés me rendront toujours chères !!!....

A

PIERRE MOUREAU

MON BEAU-FRÈRE.

Un hymen, hélas ! trop malheureux vous unit à mon sang. Votre mérite vous attache pour toujours à mon cœur : recevez l'hommage que je vous fais, comme un gage sincère de ma constante amitié.

J. HAMEAU.

ESSAI

SUR

LA TOPOGRAPHIE PHYSICO-MEDICALE

DE LA TESTE-DE-BUCH (DEP.^{t} DE LA GIRONDE).

SECTION PREMIÈRE.

POSITION GEOGRAPHIQUE.

La Teste-de-Buch, chef-lieu du Canton de même nom, est un gros Bourg, situé à l'extrémité du bassin d'Arcachon, à 14 lieues sud-ouest de Bordeaux, sous le 44.me degré 35 minutes de latitude septentrionale, et le 3.me degré 32 minutes de longitude occidentale, méridien de Paris.

C'est le pays qu'habitaient les Sibutzates, Peuple peu connu des Romains. C'est à tort qu'on a avancé, dans quelques ouvrages, que c'était la Capitale des Boïens, attendu que ce Peuple habitait Bourbon en Bourbonnais, *(commentaires de Jules César)*.

ÉLÉVATION DU SOL. La Teste n'est élevée que de quelques pieds au-dessus du niveau du bassin qui la borde, lorsqu'il est dans son flux. C'est un des points les plus déclives des Landes, et qui devient l'égout d'une partie des eaux de ce pays : ce qui est la source de plusieurs maladies, ainsi que je l'établirai dans la suite.

La Teste proprement dite, ou le lieu habité, peut avoir une lieue

de circonférence (j'en excepte le quartier de Bordes, de même que la Paroisse de Cazeaux qui lui est annexée depuis peu); elle forme un plan presque horizontal, ne présentant qu'une pente très-légère vers le bassin. Cette situation facilite l'écoulement des eaux, mais non pas assez pour qu'elles ne puissent séjourner dans les chemins ou les voies qu'elles parcourent, sur-tout dans les endroits de fréquent passage où les voitures de transport ont formé des trous.

Les maisons sont bâties en pierre, sans étage ou avec un seul ; elles sont situées irrégulièrement entr'elles et par rapport aux points cardinaux du Monde ; de sorte qu'elles laissent souvent des intervalles, où sont placés des jardins, des vignes, des prairies et même des terres labourables. On peut dire qu'elles sont en général tenues proprement ; car on est dans l'usage de les blanchir avec de la chaux, une ou deux fois par an : ce qui forme avec le tems une incrustation sur les murs, qui les garantit de l'humidité qu'ils ne manqueraient pas d'acquérir, vu la dépression du sol.

Les chemins pratiqués dans le pays, ne sont point pavés ; ce qui fait qu'ils sont creusés dans beaucoup d'endroits par le passage des animaux et par celui des voitures. L'eau croupit dans ces lieux, et forme une boue infecte, très-nuisible. Rien n'est plus digne de l'attention des bons Magistrats, que la réparation de pareils chemins : aussi les Administrateurs actuels en ont-ils fait arranger plusieurs, et sont, par cela seul, bien dignes de la reconnaissance publique, moins cependant par la commodité qu'ils procurent, que par les dangers qu'ils préviennent.

NATURE DU TERREIN. Le sol est sablonneux; il présente une couche de plusieurs pieds, noircie par les engrais qu'on y met, ou par les substances animales et végétales qui s'y répandent. Immédiatement au-dessous de cette couche, on trouve le sable presque aussi pur que sur le rivage, ou bien une sorte de pierre très-molle, roussâtre, appelée *alios*, qui n'est autre chose que de la terre silieeuse, unie par un ciment peu cohérent, que le tems a formé. Il paraît, par l'identité du terrein et sa qualité absolument sablonneuse, que la mer a autrefois recouvert ce pays et même toutes les Landes, avant d'avoir reculé ses limites où elles sont maintenant.

L'on ne sera point éloigné d'adopter cette idée, si l'on fait attention aux grands changemens que notre planète a éprouvés, dans la succession des équations séculaires qui ont précédé.

FERTILITÉ. La terre est naturellement peu fertile, elle exige de l'homme toute sorte de sacrifices et de peines; néanmoins, lorsque celui-ci n'a point dédaigné de la nourrir de ses fermens, et de l'arroser de ses sueurs, elle lui prodigue avec générosité des fruits agréables qui le dédommagent largement de son labeur.

PRODUCTIONS. Le seigle et le froment sont les grains qu'on récolte en plus grande quantité. L'un et l'autre sont sujets à une maladie causée par les brouillards, dans le tems de la floraison, et présentent des inconvéniens qu'il est de la plus haute importance de noter. La maladie du seigle se nomme *Ergot*, et celle du froment *Charbon*. La première est considérée par le vulgaire comme de peu d'importance, et même comme un bien; il donne aux grains qui en sont affectés le nom *de Mère du blé*, comme pour exprimer son influence sur le développement des autres grains ou sur leur excellence : idée bizarre et dangereuse, puisque c'est un vrai poison qui peut produire des effets funestes! Toutefois je dois observer que le mélange de ces grains ergotés ne paraît pas être aussi dangereux que dans d'autres contrées, comme dans la Sologne, par exemple, où on l'a vu produire la gangrène sèche et d'autres accidens très-graves. Le charbon n'est pas moins à craindre; mais il est rare qu'on le laisse dans le froment; parce que ce grain est réservé pour la nourriture de la classe aisée, et les Boulangers qui le travaillent ont soin de l'éloigner, moins cependant pour éviter ses effets vénéneux, que pour empêcher le pain d'acquérir une couleur noire et un goût désagréable.

Les autres grains qu'on récolte sont le maïs, le millet et le panis; ils servent en partie à la nourriture du Peuple, qui prépare leur farine de différentes manières, pour en faire, selon l'idiome du pays, de la *Cruchade*, *des Miques* et *du Coutis*. Ces différentes préparations sont peu salutaires, et ne peuvent convenir qu'à ceux qui s'en facilitent la digestion par un dur exercice.

La vigne y est en assez grande quantité; mais elle est petite et

n'est ordinairement élevée que de demi-pied ou un pied tout au plus; de sorte que les raisins touchent souvent la terre. Le vin soit rouge soit blanc, lorsqu'il est bien fait, est très-délicat et fort généreux.

Les prairies peu nombreuses, relativement à l'étendue du terrein, fournissent du foin de bonne qualité, mais qui ne peut suffire pour l'entretien des animaux. Je puis en dire autant des autres productions, dont la quantité ne répond point à la consommation qu'on en fait, ce qui oblige à en faire importer d'autres lieux.

Les fruits que fournissent les arbres qu'on cultive dans les jardins ou dans les vignes, sont savoureux; lorsqu'ils sont bien mûrs et que leur espèce le permet, ils contiennent le principe mucoso-sucré en abondance. Les principaux de ces fruits sont la poire, la pomme, la pêche, l'abricot, la prune et la figue.

Le Potager est assez répandu, attendu que presque chaque maison a son jardin; néanmoins les espèces de plantes qu'on y cultive ne sont pas nombreuses, mais elles y sont bonnes : les principales sont le chou, la laitue, les légumineuses, les épinards, l'oseille, la carotte, l'oignon et l'ail.

Une sorte de production essentielle à noter, c'est la résine: cette substance fait un des principaux revenus des habitans du pays. J'aurai occasion de parler dans la suite de la classe du peuple qui s'occupe du travail du pin, pour en extraire ce suc et ceux qui en dérivent, tels que le goudron, le brai, la térébenthine, etc.

Pour compléter l'histoire des productions du sol, je crois ne pouvoir mieux faire que d'ajouter la nomenclature des plantes les plus usuelles.

DIANDRIE.	*Salvia officinalis.*	Sauge.
	pratensis.	S. des Prés.
	Veronica beccabunga.	Beccabunga.
	officinalis.	Véronique.
	spicata.	Véronique à épi.
	arvensis.	V. à fleurs sessiles.
	anagallis.	V. Faux-mouron.

	Jasminum officinales.	Jasmin.
	Verbena officinalis.	Verveine.
TRIANDRIE.	*Triticum hibernum.*	Froment.
	repens.	Chiendent.
	spetta.	Gr. Epeautre.
	Monococum.	Pt. Epeautre.
	Iris nostras.	Iris.
	Secale cereale.	Seigle cultivé.
	Lolium tenuelentum.	Ivraie.
	Hordeum vulgare.	Orge.
	Globularia vulgaris.	Globulaire.
	Briza media.	Brise moyenne.
	Panicum miliaceum.	Millet.
TETRANDRIE	*Rubia tinctorum*	Garance.
	Ilex æquifolium.	Houx.
	Plantago major.	Grand Plantain.
	media.	Moyen Plantain.
	Alchemilla alpina.	Pied-de-Lion.
	Gallium verum.	Caille-lait.
	aparine.	Grateron.
	Sanguisorba officinalis.	Gr. Pinprenelle.
	Scabiosa arvensis.	Scabieuse.
PENTANDRIE	*Scandix cerefolium.*	Cerfeuil.
	Apium graveolens.	Ache.
	petroselinum.	Persil.
	Anchusa officinalis.	Buglose.
	Cynoglossum offic.	Cinoglosse.
	Pulmonaria offic.	Pulmonaire.
	Borrago offic.	Bourrache.
	Alsine media.	Mouron des oiseaux.
	Primula veris.	Primevère.
	Menyantres triifoliata.	Trèfle d'eau.
	Daucus carotta.	Carotte cultivée.
	silvestris.	C. Sauvage.
	Angelica archangelica.	Angélique offic.

	Anethum fœniculum.	Fenouil.
	Conium maculatum.	Ciguë.
	Convolvulus arvensis.	Liseron des champs.
	Lonicera caprifolium.	Chèvre-feuille.
	Sanicula europæa.	Sanicle.
	Echium vulgare.	Viperine.
	Verbascum thapsus.	Bouillon-blanc.
	Datura stramonium.	Pomme épineuse.
	Solanum nigrum.	Morelle.
	dulca amara.	Douce-amère.
	Tuberosum.	Pomme de terre.
	Hyosciamus albus.	Jusquiame blanche.
	Vitis vinifera.	Vigne cultivée plusieurs espèces.
	Hedera helix.	Lierre.
	Atropa bella-dona.	Bella-dona.
	Beta vulgaris.	Poirée.
	Rubra.	Betterave.
	Sambucus communis nigra.	Sureau.
	Ulmus campestris.	Orme
	Gompheena globosa.	Amaranthine, Immortelle.
	Centorium.	Petite Centaurée.
HEXANDRIE.	*Convallaria maïalis.*	Muguet de mai.
	polygonatum.	Sceau de Salomon.
	Allium.	Ail.
	Lilium candidum.	Lis.
	Anthericum liliastrum.	L. de St. Bruno.
	Asparagus officinalis.	Asperge.
	Juncus acutus.	Jonc piquant.
	Rumex acetosa.	Grande Oseille.
	acetosella.	Oseille auriculés.
	patientia.	Patience.
OCTANDRIE.	*Erica vulgaris.*	Bruyère commune.
	scoparia.	B. à balais.
	Polygonum aviculare.	Renouée.
	Persicaria.	Persicaire.

	Bistorta.	Bistorte.
ENNEANDRIE.	*Laurus nobilis.*	Laurier.
	Rheum raponticum.	Rapontic.
DECANDRIE.	*Ruta graveolens.*	Rhue.
	Sedum rupestre.	Pt. Joubarbe.
	Saponaria officinalis.	Saponaire.
	Dianthus cariophyllus.	OEillet.
	Oxalis acetosella.	Alléluya.
DODECANDRIE.	*Agrimonia europæa.*	Aigremoine.
	Sempervivum tectorum.	Joubarbe commune.
	Portulaca oleracea.	Pourpier.
	Euphorbia cyparissias.	Euphorbe tytimale.
	lathyris.	Épurge.
ICOSANDRIE.	*Pyrus communis.*	Poirier.
	malus.	Pommier.
	cydonia.	Coignassier.
	Prunus domestica.	Prunier.
	cerasus.	Cerisier.
	armeniaca.	Abricotier.
	Amygdalus persica.	Pêcher.
	Mespylus germanica.	Néflier.
	Crathegus oxyacantha.	Aubépin.
	Rubus idæus.	Framboisier.
	Fragaria vesca.	Fraisier commun.
	Rosa canina.	Cinorodon.
POLYANDRIE.	*Papaver rheas.*	Coqueliquot.
	somniferum.	Pavot blanc.
	Tilia europæa.	Tilleul.
	Delphinium ajacis.	Pied d'alouette.
	Ranunculus bulbosus.	Renoncule.
	acris.	Bouton d'or.
DIDYNAMIE.	*Hyssoppus offic.*	Hissope.
	Ajuga reptans.	Bugle.
	Lavandula spica.	Lavande.
	Nepeta caturia.	Herbe-au-chat.

	Thymus serpillum.	Serpolet.
	vulgaris.	Thym des jardins.
	Melissa vulgaris.	Citronnelle.
	Anthirrinum linaria.	Linaire.
	Majus.	Mufle de veau.
	Scrophularia aquatica.	Scrophulaire.
	Ocymum basilicum.	Basilic.
	Digitalis purpurea.	Digitale pourprée.
TETRADYNAMIE.	*Brassica napus.*	Navet.
	oleracea.	Chou cultivé.
	Eruca.	Roquette.
	Sinapis arvensis.	Moutarde des blés.
	Raphanus sativus.	Rave cultivée.
	Sisymbrium sylvestre.	Cresson.
	Tlaspi bursa pastoris.	Bourse à berger.
MONADELPHIE.	*Malva rotundifolia.*	Mauve offic.
	Altea officinalis.	Guimauve.
	Geranium robertianum.	Herbe-à-robert.
	gruinum.	Bec-de-Grue.
DIADELPHIE.	*Lathyrus sativus.*	Gesse cultivée.
	odoratus.	Poids-de-senteur.
	Genista.	Genest.
	Phaseolus vulgaris.	Haricot.
	Fumaria officinalis.	Fumeterre.
	Trifolium arvense.	Trèfle des champs.
POLYADELPHIE	*Hypericum perfoliatum.*	Mille-pertuis.
SYNGENESIE.	*Lactuca sativa.*	Laitue cultivée.
	Leontodon taraxacum.	Pissenlit.
	Arctium lappa.	Gr. Bardane.
	Cinara hortensis.	Artichaut.
	Arthemisia vulgaris.	Armoise.
	absinthium.	Gr. absinthe.
	Pontica.	Petite absinthe.
	Senecio vulgaris.	Seneçon.
	jacobæa.	Jacobée.

	Bellis perennis.	Paquerette.
	Achillea mille-folium.	Mille-feuille.
	Matricaria parthenium.	Matricaire offic.
	Helicantus annuus.	Tournesol.
	Calendula offic.	Souci.
	Viola odorata.	Violette.
	Tricolor.	Pensée des jardins.
GYNANDRIE.	*Arum maculatum.*	Pied de veau.
	Serapias rubra.	Elléborine rouge.
MONOÉCIE.	*Urtica urens.*	Ortie grièche.
	Zea maïs.	Maïs, blé de Turquie.
	Juglans regia.	Noyer.
	Fagus castanea.	Châtaigner.
	Pinus silvestris.	Pin.
	Bryonia alba.	Couleuvrée : brionc : courge sauvage.
	Melo.	Melon.
	Lagenaria.	Calebasse.
DIOÉCIE.	*Spinacea oleracea.*	Épinard.
	Juniperus communis.	Genevrier.
	Populus tremula.	Tremble.
	Mercurialis.	Mercuriale.
	Salix alba.	Saule.
	Viminalis.	Osier.
POLYGAMIE.	*Ficus carica.*	Figuier.
	Valantia cruciata.	Croisette.
CRYPTOGAMIE.	*Equisetum palustre.*	Prèle.
	Asplenium scolopendrium.	Scolopendre.
	Polypodium vulgare.	Polipode.
	Filix mas.	Fougère mâle.
	Filix femina.	F. ordinaire.

LIEUX CIRCONVOISINS. La Teste est à deux lieues de l'océan, elle en est séparée par des dunes d'inégale hauteur, formées par le sable que cette mer dépose sur ses bords. Ce sable très-

fin et très-propre, dépourvu de toute terre argileuse ou glutineuse, capable de le fixer, conserve la mobilité des flots qui l'ont vomi. Les vents l'agitent en divers sens, et le disséminent au loin dans la plaine où il porte la sécheresse et la mort. Ces sables élèvent, sur les travaux les plus précieux de l'homme, des montagnes qui n'y étaient pas la veille ; ils le frustrent, pour toujours, du fruit de ses peines ou de son industrie ; ils ne lui laissent enfin que le tableau le plus triste et le plus frappant de l'anéantissement successif de tout ce qui existe, sans lui laisser entrevoir celui de la reproduction !

Aux maux que les sables font par eux-mêmes, je dois en ajouter un autre non moins grand, et qui a plus de rapport à mon sujet. Il filtre sans cesse de la base des dunes, une eau qui est d'abord limpide, très-saine et d'un goût agréable. Lorsqu'elle est en assez grande abondance, elle se rassemble dans des bas-fonds, et forme des étangs ; mais lorsqu'elle est en petite quantité, elle forme des marais où naissent, croissent et meurent une infinité de plantes et d'animaux qui fournissent, dans l'été, des miasmes putrides et par conséquent dangereux. Ces marais sont situés depuis le nord-ouest jusqu'au sud-ouest, dans la même direction que les dunes qu'ils devancent.

Depuis le sud-ouest jusqu'au nord-est, en passant par le sud, la Teste est bordée de landes en friche ou ensemencées de pins. Les pièces de ces pins qui avoisinent le plus le pays, sont de peu d'importance, eu égard à celle qu'on appelle *la Montagne*, qui est située au sud, à une lieue du pays, et qui forme une forêt très-étendue. La montagne fournit presque tout le bois de chauffage, de construction nécessaire et presque toute la résine qu'on récolte dans le pays. Elle est l'asile de quelques sangliers et de quelques chevreuils ; mais elle ne contient point de bêtes féroces.

Du nord-est jusqu'au nord-ouest, en suivant le nord, se trouve situé le bassin ou *baie d'Arcachon*.

Cette baie longue de cinq lieues, large de trois, n'est qu'un prolongement du golfe de Gascogne formé par la section des dunes qui, de la pointe de Graves, s'étendent jusqu'à Bayonne.

Elle affecte une forme demi-circulaire, dont la convexité répond à divers pays ; (les principaux sont Audenge et Andernos). Sa concavité embrasse une partie du territoire de la Teste, et renferme une petite forêt de pins, au milieu de laquelle est située la Chapelle d'Arcachon.

C'est un spectacle bien beau pour l'homme qui sait jouir de tout, que ce plateau liquide où viennent se peindre sans cesse les mouvemens du monde que nous habitons. Semblable au reste de l'Océan, il est mû par les influences sydérales. Deux fois le jour on voit ses eaux croître et diminuer, recouvrir et délaisser des terres qui sont l'asile d'une quantité innombrable d'êtres vivans, qui habitent à leur surface ou qui s'enfoncent dans leur épaisseur. Soit que ces êtres aient reçu de la nature la faculté locomotrice, soit qu'ils aient été condamnés à une station éternelle, ils présentent à l'observateur, par leur infiniment petit ou par leur organisation, la grandeur et la puissance de celui qui les a créés.

C'est bien un charme plus grand encore, que la considération de la multitude de poissons qui suivent le cours des eaux de ce beau bassin. A des époques déterminées, et principalement au printems, chaque espèce passe de la mer dans la baie, sans ordre, ou en formant des légions pour se défendre contre les attaques de leurs ennemis. Là, à l'abri des grands mouvemens de l'immense mer, et paisibles sous des flots légers et échauffés par le soleil, ils se livrent sans contrainte à leur reproduction, excités par ce seul besoin inné dans tout être vivant, et qui fait l'ame de la nature.

DE L'AIR ATMOSPHÉRIQUE. L'air étant sans contredit de tous les corps qui nous entourent, celui qui est le plus utile à notre existence, sa considération, sous les divers états où il peut être, devient de la plus haute importance pour le Médecin. Ce fluide, l'aiguillon de la vie, peut être changé ou altéré dans ses qualités physiques et chimiques par toutes les substances qui le pénètrent. C'est sous ces deux points de vue, que je vais l'examiner par rapport au pays qui m'occupe.

1.° De l'air altéré dans ses qualités physiques. A cet article se rapportent la température, les vents, les pluies, les brouillards et les orages.

DE LA TEMPÉRATURE. Il est peu de pays où les saisons se dessinent avec des traits plus tranchés qu'à la Teste. Sans acquérir le plus haut degré de chaud ou de froid, de sec ou d'humide, elles parcourent leurs périodes avec régularité. L'Océan influencé par les mouvemens planétaires, s'agite à chaque équinoxe ou peu de jours après, et change l'état de l'atmosphère, selon le caractère propre à chaque saison : ainsi l'automne est ordinairement humide, l'hiver froid, le printems tempéré et humide, l'été chaud et sec. Le terme moyen de la chaleur est pour l'automne, de dix à quatorze degrés au thermomètre de Réaumur; pour l'hiver, de deux degrés au-dessus de zéro, jusques à quatre au-dessous; pour le printems, de huit à treize au-dessus; et pour l'été, de dix-huit à vingt-deux.

E= R. C.
A=10+14 = 13+18
H=2°-4 = 3°-5
P=8+13 = 10+16
E 18+22 = 23+28

DES VENTS. Comme tous les lieux voisins de la mer, la Teste est rafraîchie par des vents fréquens et forts ; ils paraissent suivre le flux des eaux, ce qui fait qu'ils forment des brises à mesure que la mer vient. La translation subite des colonnes d'air fait passer rapidement l'atmosphère, d'un degré de température élevé à un très-bas, ce qui produit des catarrhes, des fluxions de poitrine, des rhumatismes, etc. Il n'est pas rare de voir dans un même jour le chaud, le sec, le froid, l'humide, le calme et la tempête.

Les vents qui soufflent depuis le nord jusqu'au sud-est, dans le demi-cercle oriental, sont les moins forts, les plus secs et les plus froids. Ceux qui viennent, depuis le sud jusqu'au nord-ouest, dans le demi-cercle occidental, sont les plus forts, les plus humides et les plus chauds. Qu'il serait curieux de connaître quel est le principe contenu dans le vent de mer, lorsque, sans être chaud, il brûle impitoyablement les fleurs, les bourgeons et même les feuilles des arbres fruitiers ! Une telle découverte ne serait point sans avantage pour l'étiologie de plusieurs maladies. Je crois, avec quelque fondement, que c'est le fluide électrique qui produit cet effet, non pas celui qui de la terre s'élève dans le haut de l'atmosphère, ou qui des régions éthérées, se rend à son réservoir commun, mais le fluide électrique qui est dans un certain état de combinaison avec le vent sur l'aile duquel il circule.

DES PLUIES. Si les vents qui sont du sud au nord-ouest, viennent à souffler un certain tems, ils amènent presque toujours la pluie, et dans les cas où elle n'a pas lieu, l'air est saturé d'eau, ainsi que les Hygromètres le prouvent.

Les molécules qui s'évaporent de la surface de l'onde, forment d'abord des brouillards qui ternissent l'horizon : peu après l'air s'agite, la mer s'enfle, et ces brouillards sont élevés dans le haut de l'atmosphère avec d'autres qui leur succèdent, pour former ensemble des nuages qui suivent le courant des colonnes d'air déplacées, jusqu'à ce que cessant d'être équilibrés par le fluide qui les soutient, ils se précipitent sur la terre, avec une vîtesse plus ou moins considérable.

On pourrait croire que la Teste, étant le lieu le plus voisin de la naissance des pluies, elle est aussi celui qui en est le plus arrosé; ce serait une erreur : il est certain qu'il y pleut moins que dans les pays qui sont en avant dans les terres; et c'est facile à concevoir, si l'on fait attention que les vents, plus forts sur mer que sur terre, impriment aux nuages une certaine vîtesse qu'ils ne peuvent perdre qu'après avoir parcouru un certain espace, d'où il suit que le plus souvent l'air les soutient avec trop de force, pour qu'ils puissent tomber sur la Teste ; ils la dépassent pour aller se précipiter dans les Landes, ou le plateau formé entre le lit de la Garonne et les Pyrénées.

Il m'est impossible de déterminer, avec exactitude, quelle est la quantité d'eau que la pluie fournit dans un tems donné, n'ayant pas été à même de faire assez d'expériences pour cela ; néanmoins, j'ai observé qu'il est rare que, pour terme moyen, elle s'élève à la valeur d'un pied dans huit jours. Lorsque les pluies sont le plus abondantes, l'eau des puits se trouble et devient presque au niveau du sol : dans cet état, elle est peu agréable au goût et peu propre à la santé. Dans le même tems, les eaux des Landes arrivent dans le pays, elles passent en partie dans son centre, et en sont en partie déviées par des conduits particuliers, d'où elles s'écoulent, comme par regorgement, jusqu'au bassin.

DES BROUILLARDS. On peut considérer les vapeurs qui cons-

tituent les brouillards, comme prenant leur naissance dans la mer, ou comme s'élevant du sein de la terre même. Dans le premier cas, on les voit d'abord obscurcir la surface de l'eau et recouvrir de proche en proche les dunes, les marais et toutes les terres qui sont en deça jusqu'à une certaine distance. Ces brouillards arrivent ordinairement en automne, et ne diffèrent pas essentiellement de la pluie. Ils sont épais, ils n'ont rien de délétère en eux, et ne peuvent nuire que par leur fraîcheur, ou en portant un certain relâchement dans le système cutané.

Dans le second cas, on voit, (lorsque le soleil est déjà sur l'horizon), des vapeurs s'élever des prairies, des marais et de tous les endroits humides; elles restent le plus souvent sur ces lieux, rarement s'étendent-elles jusques dans le pays et au-dessus des dunes. Ces brouillards n'ont jamais couvert la terre d'un voile épais, ni absolument obscurci le soleil; il s'en faut bien néanmoins qu'ils soient innocens : ils portent, dans leur sein, le germe actif de plusieurs maladies, et notamment celui des fièvres intermittentes pernicieuses.

DES ORAGES. Les orages prennent encore leur naissance dans la mer; rarement s'engendrent-ils dans le haut de l'atmosphère; ils arrivent toujours dans les tems chauds, et sont le résultat de l'ascension d'une trop grande quantité de fluide électrique sur les molécules aqueuses mises en évaporation.

Quelle que soit la terreur que les orages inspirent aux humains, quel que soit le danger qui suit les effets funestes de la foudre, le sage contemplateur des mouvemens de l'univers ne voit dans cet amas d'effroyables nuages, qu'un moyen salutaire dont se sert l'Être puissant, pour rétablir l'équilibre qui est perdu entre le Ciel et la Terre, et pour faire sortir la nature entière de l'état d'oppression où elle se trouve. En effet, qu'on se rappelle un de ces jours d'été où les rayons brûlans du soleil, plusieurs fois réfléchis sur un sable sec et aride, soutirent de la terre l'humidité, le fluide électrique et donnent à l'air un tel degré de ténuité ou de raréfaction, qu'il n'a plus assez de consistance pour alimenter le sang, ni assez de pesanteur pour opposer une résistance à l'expansion des fluides

du corps. Dans cet état de choses, on est oppressé, on se sent comme étouffé; on accuse l'air de pesanteur, tandis qu'il est trop léger; on desire ardemment l'haleine rafraîchissante de *Borée* ou même celle de l'aquilon, et elles ne viennent pas : les boissons les plus tempérantes ne suffisent point, pour faire cesser les angoisses qu'on éprouve, ni pour appaiser le feu qui dévore la gorge. Quelquefois un calme perfide s'empare de tous les sens, et la mort suivrait de près ce fâcheux état, si l'atmosphère, ébranlée jusques dans ses fondemens, ne s'agitait avec force, et si le fluide électrique, trop accumulé dans les régions éthérées, ne se hâtait de se précipiter vers la terre qui est son réservoir. Il y parvient accompagné de l'eau sur laquelle il était monté, ou bien seul en formant des étincelles qui se répandent dans l'espace, lorsqu'elles sont petites, et qui arrivent ici-bas, lorsqu'elles sont plus considérables. Après tous ces divers phénomènes, le calme renaît, l'air reprend sa fraîcheur, sa consistance et sa sérénité; tous les êtres recouvrent la quantité de fluide électrique qu'ils avaient perdu; ils échappent par l'effet d'un météore, quelquefois dangereux, au danger mille fois plus grand d'un air brûlant et trop raréfié.

De tout ce que je viens d'exposer, je conclus que les orages sont beaucoup plus utiles que nuisibles à la Teste : on en sera convaincu, si j'ajoute que par leur effet un air pur et sain remplace toujours celui qui a été souillé par des émanations, dont les principes insidieux sont inappréciables.

2.o DE L'AIR CONSIDÉRÉ DANS SES ALTÉRATIONS CHIMIQUES. J'ai expérimenté que dans le bas des marais, il y avait beaucoup de gaz acide carbonique; l'eau de chaux s'y troublait facilement, et une chandelle allumée, portée à six pouces du sol, n'y répandait qu'une lueur très-faible. L'odeur particulière à ces marais décèle l'évaporation qui se fait des corpuscules animaux, et celle de l'ammoniaque, le dégagement de l'hydrogène et de l'azote.

Dans quels cas l'ascension des effluves putrides est-elle plus frappante, que, lorsque la chaleur ayant évaporé les eaux des souilles qui sont dans l'enceinte même du pays, elle dégage d'une fange sans cesse en mouvement, le gaz le plus infecte qu'on puisse ima-

giner ? L'hydrogène sulfuré qu'on ne peut y méconnaître, a une odeur très-faible, comparé à ces vapeurs, qu'on dirait être un assemblage immonde d'hydrogène, d'azote, de soufre, de phosphore et de molécules animales encore indécomposées. Je ferai l'exposé des maladies qui leur doivent leur naissance.

DES EAUX. L'eau est encore un de ces fluides dont l'utilité est la moins équivoque : c'est le plus grand dissolvant de la nature; c'est le menstrue universel. Les anciens, pénétrés de l'étendue de ses propriétés, ne manquèrent point de la placer parmi les quatre élémens qu'ils reconnaissaient. C'est de ses bonnes ou de ses mauvaises qualités, que résultent souvent la santé et les maladies des hommes. Il est donc essentiel que le Médecin cherche à connaître ce fluide dans sa manière d'être, et dans son état d'association avec les diverses substances qui peuvent l'altérer, afin de remédier, autant qu'il est en son pouvoir, aux différens accidens qui peuvent en résulter.

Les seules eaux dont on fasse usage à la Teste, sont celles des puits. Lorsque les puits sont faits dans des lieux sablonneux, dépourvus de tuf, et assez élevés pour que l'eau des chemins, toujours bourbeuse, ne puisse y pénétrer ; alors l'eau qu'ils contiennent est transparente, dissout le savon facilement, cuit bien les légumes, et est assez agréable au goût ; mais dans les circonstances contraires (qui sont les plus communes), elle est trouble, et a des propriétés absolument opposées. Pendant l'automne, l'hiver ou les tems humides, l'eau même des meilleurs puits perd de sa transparence : dans ce cas, on pourrait, au moyen des filtres, lui enlever les substances qui n'y sont qu'en suspension. L'eau de ces puits est peu aérée ; car le sulfate de fer bien pur s'y effleurit difficilement, et l'ébullition en dégage peu de bulles.

Il ne serait pas absolument impossible aux Habitans d'avoir, pour leurs boissons, une eau meilleure que celle dont je viens de parler ; car celle que les sables fournissent, prise immédiatement à la base des dunes, est d'une bonté à laquelle nulle autre ne peut être comparée. Le lieu appelé *Branquecouraou* est sur-tout renommé, depuis un tems immémorial, pour la bonté de l'eau qu'il fournit ;

il ne faudrait que de légers sacrifices pour se procurer celle dont on pourrait avoir besoin. Si mon affection pour tous mes Concitoyens, et les efforts que je fais pour leur être utile, pouvaient me donner assez d'ascendant sur leurs esprits, pour les déterminer à une bonne résolution, je leur donnerais le conseil de ne faire usage que de l'eau de cette source, qui ne manquerait pas d'imprimer à leurs corps, le sceau de la pureté dont elle est empreinte.

Un Chimiste moderne des plus célèbres dit, avec raison, que l'art d'analyser les eaux est peut-être ce qu'il y a de plus difficile en chimie : je puis dire aussi, sans rien diminuer de la certitude de cette proposition, que l'art d'appliquer les eaux à l'usage salutaire de l'économie humaine est, peut-être, ce qu'il y a de plus difficile en médecine. On sera convaincu de ces deux grandes vérités, si l'on fait attention : 1.° qu'on ne peut parvenir à la connaissance de la multiplicité des substances qui sont dans l'eau, que par une série d'opérations des plus délicates, qui exigent la plus grande sagacité et les plus grandes connaissances ; 2.° que l'eau étant connue, le Médecin ne peut déterminer, dans le plus grand nombre de cas, quel est son degré d'utilité pour l'homme, s'il ne se livre à une suite d'expériences et d'observations que le génie seul peut suivre et apprécier. En concluant par analogie, serait-on porté à croire que l'eau la plus pure est la meilleure? Oui; cependant ce serait une erreur. L'eau distillée, par exemple, reconnue une des plus pures par les Chimistes, n'est point propre à la boisson, elle cause des tranchées, et dérange les fonctions de l'estomac. Par une raison contraire, l'eau sera-t-elle d'autant meilleure pour l'économie, qu'elle contiendra plus de matières étrangères? Non. L'expérience prouve que son excès de pureté ou d'impureté est nuisible. Il est un juste milieu qu'on doit choisir : en conséquence, l'eau bien fraîche qui ne contient que de l'air, peu de sels neutres et peu de fer, est en général la plus légère, la plus agréable au palais et la plus dissolvante.

Pénétré de l'importance du sujet qui m'occupe, j'ai cherché à connaître les eaux de mon pays ; j'ai fait quelques expériences chimiques ; mais connaissant mon incapacité, je suis bien éloigné

de croire que j'ai porté, dans ce travail, toute la précision possible : aussi n'est-ce qu'à titre d'essai, et comme une preuve de mes bonnes intentions, que j'ose le présenter.

J'ai analysé les eaux de vingt-six puits, tous situés dans des points assez opposés, pour que je puisse prendre une idée du caractère général de celle de tous les autres puits du pays. J'ai employé les mêmes réactifs pour toutes ces eaux ; il en est qui ont produit quelques effets sur toutes, avec quelques différences pour la couleur, la quantité ou la forme du précipité ; il en est d'autres qui n'ont fait aucune impression sur de certaines eaux, tandis qu'ils ont produit des changemens sur quelques-unes, ce qui m'a donné à peu près la mesure du degré de pureté de chacune d'elles, et la connaissance des différentes substances qu'elles contiennent.

Les eaux du puits de Messieurs Fleury, Rangeard le vieux, Bouzats et Saintout, n'ont été altérées que par le *nitrate d'argent*, qui a fait former un petit nuage bleuâtre et qui, par conséquent, a prouvé l'existence de quelques muriates, mais en très-petite quantité.

Celles des puits de MM. Portier, Robert, Meynier, Mercier fils, Castera, Ducamin, Lacroix, Lesca F, Peychan J, et Taffard D. L. R., ont également été troublées par le nitrate d'argent, ce qui a formé un précipité plus abondant que dans les premières. De plus, *le muriate de barite* les a considérablement troublées, et les a fait paraître comme laiteuses ; ce qui est devenu une preuve non équivoque de l'existence de l'acide sulfurique uni, sans doute, à quelques bases salifiables. Les essais faits sur les eaux de MM. Marichon M, Fabre, Turgan aîné, Marichon D, Dubos, Daisson, Baleste D, Bellanger et Havet, ont produit les mêmes résultats, éprouvées par les mêmes réactifs ; mais comme je voulais connaître quelles étaient les bases salines des acides que j'avais déjà découverts et que je supposais former des sels, j'ai employé *l'acide oxalique* qui a produit d'abord sur toutes, un précipité blanc et très-abondant, ce qui m'a donné la conviction de l'existence de la chaux en très-grande quantité, laquelle chaux

servait certainement de base aux acides muriatique et sulfurique, pour concourir à former des *muriates et des sulfates de chaux* qui, comme on sait, sont très-solubles dans l'eau.

Enfin, les eaux de MM. Desgons, Moureau et Boucaud, ont été beaucoup plus altérées par ces trois réactifs : par conséquent, elles ont fourni des précipités plus copieux ; outre cela, une partie du précipité produit par le nitrate d'argent était caillebotté, ou comme caséeux, ce qui est donné comme un caractère de la précipitation du muriate d'argent, par le muriate de soude : d'où s'en suivrait, si cela était bien certain, la découverte d'une autre base saline ; savoir, la soude. Mais je ne puis absolument décider si c'était cette substance plutôt que la magnésie ou la chaux, que l'acide muriatique avait quittées pour s'unir à l'argent, attendu que je ne me suis pas encore convaincu de l'existence de cet alcali par des expériences appropriées. L'acide fluorique a aussi troublé ces eaux, ce qui prouve qu'elles contenaient de la silice : néanmoins, je dois croire qu'elle n'y était qu'en suspension, puisqu'elle n'est pas soluble dans l'eau.

En résumant le travail dont l'exposé vient d'être fait, on voit que les eaux de la Teste contiennent de l'acide sulfurique, de l'acide muriatique, de la chaux, de la soude, de la silice et, sans doute, plusieurs autres substances terreuses. J'ai prouvé, jusqu'à l'évidence, l'existence des trois premières substances. Je ne doute point qu'elles ne contiennent les autres énoncées ; mais je ne puis l'avancer avec la même assurance. Je me propose de faire de nouvelles recherches à ce sujet, en faisant des expériences physiques et chimiques sur toutes les eaux des puits, de même que sur celles du bassin. J'espère pouvoir démontrer l'utilité de ces dernières dans plusieurs maladies, soit employées en bains, soit administrées de toute autre manière.

SECTION SECONDE.

DES HABITANS. Le nombre des habitans est de 2304 ; ils sont d'un caractère très-sociable et très-humain. Jamais les grands crimes, si fréquens dans d'autres contrées, n'ont souillé la

pureté de leurs mœurs : l'assassinat, les grands vols, les viols, etc., y sont sans exemple. Le Bourgeois y est éclairé, sans être savant; il est honnête jusqu'à l'urbanité; l'Artisan raisonnable et intelligent, le bas Peuple ignorant sans sottise, et rustre sans grossiéreté. Tous sont en général d'une humeur gaie, mobile et portés au plaisir; ils en jouissent doublement, lorsqu'ils peuvent le partager entre l'amour et l'amitié.

Les principaux amusemens sont la danse, la chasse et la pêche. Ce sont trois sortes d'exercice qui, pris modérément, satisfont les sens et exercent le corps, ce qui convient beaucoup à la mobilité qui les caractérise.

Les occupations des Habitans sont relatives au degré de fortune. Les Bourgeois font le commerce des résines avec les divers Départemens maritimes, ou bien ils vivent de leurs rentes; les Artisans ont différens états sédentaires ou qu'ils peuvent faire sans sortir du pays, et ils cultivent la terre; les Marins sont adonnés à la pêche ou à la navigation; enfin, une autre partie assez nombreuse travaille à la culture des pins.

D'après ce que je viens de dire, ils peuvent être distingués en ceux qui habitent constamment le pays, en ceux qui sont le plus souvent sur la mer, et en ceux qui restent, la plus grande partie du tems, dans la forêt : ce qui formera trois classes bien distinctes et utiles à connaître. Dans la 1.ère je comprends les Bourgeois et les Artisans; dans la 2.ème, les Marins; et dans la 3.ème, les Résiniers.

On verra que cette classification est de la plus haute importance pour le Médecin; car, outre les caractères généraux ou communs à tous, ils en ont de particuliers qui tiennent au genre de vie, à la profession, et au milieu dans lequel ils vivent le plus communément.

PREMIERE CLASSE.

Des Bourgeois et des Artisans.

Je réunis ici deux classes bien distinctes dans la Société, parce que je dois les considérer en Médecin et non en Historien; je dois pré-

senter l'homme tel qu'il est : je veux dire, susceptible d'être asservi sous le joug de la douleur et de toutes les infirmités attachées à son être; je ne dois prendre en considération, que les circonstances qui peuvent me conduire à des conclusions plus certaines, plus utiles pour le bien de tous, et plus convenables à la gloire de ma profession.

Cette partie des Habitans vit dans la même atmosphère, et par conséquent elle est soumise à l'influence des mêmes causes extérieures; mais la différence qui existe dans les professions et dans le genre de vie des membres qui la composent, mérite que je les considère en particulier.

Les Bourgeois mènent une vie sédentaire et oisive ; ils se nourrissent ordinairement très-bien, ayant pour alimens de bon pain de froment, les meilleurs poissons, les viandes de la boucherie, la volaille, le potager, et pour boisson un vin agréable et généreux. Les Artisans s'exercent à différentes occupations plus ou moins pénibles; ils se nourrissent des mêmes alimens, avec quelques modifications ; de sorte qu'il en est qui mangent du pain de seigle, et d'autres substances inférieures en qualité à celles dont j'ai parlé.

Une circonstance que je ne dois point omettre, c'est que dans la classe aisée, le genre de nourriture et de vie est à peu près le même pour tous ceux d'une même famille : il en est bien différemment parmi les Artisans ; le chef de la maison se nourrit souvent très-bien (et ceci doit s'entendre pour les autres classes), tandis que le reste de la famille vit des choses les plus mal-saines et les plus désagréables. Outre cela, les travaux pénibles et forts sont réservés pour le sexe le plus faible. On voit communément les maris occupés à des états légers ou même n'en avoir point du tout, et les femmes être obligées de travailler la terre, d'aller chercher du bois dans la forêt, et de pourvoir à tous les besoins du ménage : ce qui leur fait perdre quelquefois la délicatesse, la timidité et les grâces que la nature leur a données en partage. *L'état du bois*, sur-tout, est d'une fatigue inconcevable. Qu'on s'imagine voir une femme se lever, en hiver comme en

été, à deux heures après minuit, souvent plutôt, rarement plus tard, partir montée sur une bete de somme, pour aller dans la forêt; arrivée là, entourée des voiles lugubres de la nuit et n'ayant que les animaux sauvages et les arbres pour compagne, qu'on s'imagine la voir, ~~dis je~~, s'armer d'une hache pesante et d'un bras que l'exercice a rendu vigoureux, frapper et abattre l'arbre le plus gros comme le plus mince de la forêt, le faire en morceaux, le fendre et en porter le meilleur pour chauffer son mari et ses enfans à leur réveil, ou bien pour en faire de l'argent afin de pourvoir à leur subsistance. La femme qui se livre à tant de pénibles travaux, acquiert souvent une constitution robuste; elle contracte facilement les habitudes de l'homme; ses formes, sa démarche, tout, jusqu'à son langage, paraît lui ressembler. . . . funeste renversement des lois de la nature et du but qu'elle se propose ! Toutefois je dois observer que les femmes ne sont portées à ce genre de vie par aucune sorte de contrainte, ni de tyrannie de la part des hommes qui les chérissent, mais seulement par une habitude antique qui se perpétue de génération en génération, et qui a mis du domaine de ce sexe aimable, un dur usage que la raison, les mœurs et la nature réprouvent.

Le tempérament propre aux Bourgeois et aux Artisans dans l'âge adulte est le tempérament sanguin et bilieux : plus jeunes, le sanguin dominait ; plus vieux, le bilieux acquiert tout son développement.

Les maladies suivent les tempéramens; les fièvres inflammatoires générales, les inflammations locales, les fièvres et les diarrhées bilieuses, les catarrhes et les rhumatismes sont les plus fréquentes. Les alliances de ces maladies entr'elles, ou leurs complications avec d'autres d'une nature différente, pourront les changer et les modifier; mais le Médecin instruit distinguera toujours ces premiers caractères. L'usage des mauvais alimens ou leur excès entraîne plus souvent la complication putride chez les Artisans que chez les Bourgeois; mais les miasmes qui viennent des marais ou qui s'élèvent dans le pays même, agissent indistinctement sur tous et peuvent développer le caractère malin avec toute son

intensité, sur le plus riche comme sur le plus pauvre : soit un exemple de cette dernière complication.

Que pendant un tems chaud, une fièvre gastrique bilieuse se manifeste chez un sujet d'ailleurs bien constitué; qu'à cette fièvre, vienne se joindre l'action éminemment débilitante des gaz putrides que j'ai dit se dégager de la fange des souilles, alors le caractère malin se développera et imprimera à la première maladie, un degré d'intensité qu'elle n'aurait point acquis, et la fera paraître sous un tout autre aspect. La nature qui aurait souvent travaillé, avec avantage, à la coction de la première maladie, ne fait plus que des efforts impuissans contre celle qui s'y est jointe, et dont la cause va, jusques dans les plus profonds réduits de l'organisation, attaquer et détruire le principe de la vie. C'est principalement sur le cerveau, que cette cause insidieuse va poser le siége de son empire; elle enchaîne et opprime les fonctions de cet important organe, au point que l'homme le plus intelligent devient incapable de toute fonction mentale déterminée; les objets peuvent paraître de diverses couleurs; les forces s'éteignent peu à peu, tout tombe dans une sorte de collapsus, et la mort met bientôt fin à ce cruel état, si l'habile Praticien n'a pas employé, à tems, toutes les ressources de son art merveilleux.

N'est-il pas encore dans la mémoire de chacun de mes Concitoyens, un exemple hélas! trop frappant d'une semblable affection? Ne viens-je point d'esquisser le tableau déchirant de cette cruelle maladie qui naguères enleva, du milieu de la société, un de ses membres les plus estimables? Vous en êtes les juges, vous tous qui en futes les témoins; il me semble vous entendre dire : oui, il en fut la victime. Qu'il me soit permis d'offrir aux manes de ce digne Magistrat, le tribut que ma reconnaissance doit aux bienfaits que j'ai reçus de lui.

O homme! justement chéri de ceux qui te connurent, tu voulus, de concert avec de dignes collaborateurs, me dégager des liens qui m'enveloppaient et dans lesquels j'allais rester pour toujours; tu voulus que je fusse libre, et je le devins par ton ouvrage : daigne recevoir, du bienheureux séjour où tu habites,

4

l'hommage public que je te fais de mon souvenir et de mon inaltérable gratitude.

SECONDE CLASSE.

Des Marins.

Cette classe doit être distinguée en ceux qui se livrent à la navigation, et en eeux qui s'adonnent à la pêche. Parmi les premiers, il n'y a que des hommes, et la plupart ont reçu de l'édueation, ce qui fait qu'on se plaît souvent à les avoir pour amis. Ils sont actifs, adroits et fortement attachés à leur profession. Ils se nourrissent en général assez bien, sur-tout, lorsqu'ils sont à terre. Parmi les seconds, il y a beaueoup de femmes et d'enfans qui font la pêche. Ils sont plus pauvres, et ont moins d'instruetion, que les premiers. Ils se nourrissent souvent très-mal, quoiqu'exposés à un travail dur et pénible. Ils passent, depuis le lundi jusqu'au samedi, sur la mer ou dans une mauvaise cabane, sur la côte, ee qui fait qu'ils sont toujours exposés à toutes les rigueurs du tems. Les femmes partagent iei avec les hommes toutes les fatigues d'un aussi pénible état. Les rames les plus pesantes sont maniées par elles, pendant une journée entière, s'il le faut, pour éloigner leur barque d'un péril imminent, ou pour la transporter dans le lieu le plus favorable à leur pêche. Elles ne craignent point, lors d'un coup de filet donné sur la eôte, de se mettre tout à fait à l'eau, et de lutter eontre les vagues effrayantes de l'Océan. La pêehe finie, elles se chargent, tout comme les hommes, de paniers remplis de poissons qu'elles portent au travers des dunes, par un ehemin long et presque impraticable, jusques dans la Teste.

Je ne dois point omettre de parler de ee qu'on appelle *péougue* : c'est une pêehe qui se fait en avant de la grande mer, et qui est un fléau plus grand que la peste, la guerre ou la famine, ainsi qu'on le verra par ee qui va suivre.

Le Péougue commenee à la Toussaint et finit à Pâques. On se sert, pour faire cette pêche, de bateaux plus grands, eonstruits

et grées différemment de ceux qui servent sur le bassin et sur le bord de la mer. Treize hommes des plus forts forment l'équipage de chacun d'eux. Lorsque la mer est calme, et que les vents soufflent du côté de la terre, c'est le tems favorable pour le Péougue : alors les bateaux sortent de la baie, par la passe ou hâvre, sans que les Marins pensent au terrible écueil qu'ils vont laisser entre la terre et eux. Si le beau tems continue, la *pose et le relevé* des filets sont terminés dans les vingt-quatre heures, après quoi chaque équipage revient plus ou moins fourni de poissons qui ne sont point dans la baie, et en retire un argent considérable. Mais s'il en est autrement, c'est-à-dire, si les vents tournent du côté de la mer, pendant qu'ils sont dehors (sur l'Océan) et s'ils soufflent avec force, on voit, dans un instant presque indivisible, la mer s'agiter avec violence, et venir s'amonceler avec un terrible fracas sur ce hâvre qui avait été franchi naguères paisiblement. Dans cette occurrence, l'habile Patron dirige sa barque vers les ports de Bordeaux, de Bayonne ou même plus loin, et trouve son salut et celui de ses camarades dans une fuite qu'il est heureux de pouvoir prendre. Mais si la tempête survient inopinément, s'il se forme des brisans dans une étendue prodigieuse, le hâvre disparaît, la plaine liquide n'est plus qu'un assemblage monstrueux de masses d'eau qui se choquent, se confondent et font réjaillir, dans les airs, l'écume qu'elles ont enfanté dans leurs terribles embrassemens. Le Nautonnier et tout l'équipage ne font plus que des efforts impuissans, contre les vents et les flots qui emportent la barque ; celle-ci n'est plus, au milieu de ce tourbillon, qu'une machine sans gouvernail qui obéit au gré de son caprice.... Bientôt des vagues plus fortes que celles qui avaient précédé, la saisissent et la plongent pour toujours jusqu'au plus profond de l'abîme, ou bien la jettent sur des bancs qui sont au milieu de la mer ; et là, à coups redoublés, l'écrasent, la brisent et séparent en fractions indéfinies les corps de tous les malheureux qui avaient osé les défier.

Telle est la fin tragique des Marins du Péougue. Avant la révolution que cette pêche était plus suivie, il y avait peu d'années où

il ne s'y perdît plusieurs bateaux ; de sorte que c'était un phénomène, qu'un individu qui avait fait long-tems cette pèche, mourût dans son lit. On demandera, peut-être, comment il se fait que, s'il est des dangers aussi grands attachés *au péougue*, il puisse y avoir des hommes assez téméraires ou assez courageux pour s'y livrer. Je répondrai qu'il y a deux causes puissantes pour les déterminer.

La première, ce sera que le père d'une famille nombreuse ne pourra pas l'alimenter par son travail ordinaire, et qu'il se verra forcé de chercher la vie de ses enfans, au risque de la sienne, dans cette profession quelquefois plus lucrative ... Généreux dévouement, tu rends celui que tu guides bien digne de tout regret, si le malheur l'accable !

La seconde plus générale, et que je voudrais taire, c'est le plaisir de la débauche. Rien n'est épargné dans ces bateaux ; le vin sur-tout y est en abondance. On a vu des équipages boire pendant la *coustéïre* (c'est tout le tems que dure la pêche), quarante barriques de vin dont chaque pèse cinq cents. Cette quantité est prodigieuse, et surpasse de beaucoup celle qui ne serait que nécessaire, ce qui fait voir qu'ils se livrent souvent à des orgies qui deviennent blâmables, par les mauvaises suites qu'elles entraînent.

Outre les risques de la mer qui diminuent beaucoup la classe des Marins, il y a encore le service de l'État qui y contribue ; et l'on peut dire que si ce n'était la gloire de servir sa Patrie, il n'y aurait point de classe plus malheureuse que celle-là ; car, dans le moment actuel, il y a peu de sujets, depuis l'âge de 18 ans jusqu'à celui de cinquante, qui ne soient au service de la Marine.

S'il est de grands inconvéniens attachés à l'état de Marin, il est aussi quelques avantages. En général, les Marins jouissent d'une santé à toute épreuve, et ne sont presque jamais malades. L'air de la mer et l'exercice qu'ils font, en sont les causes. On voit des enfans valétudinaires embrasser cette profession, et acquérir une constitution qui étonne.

Le tempérament sanguin est celui qui est propre à cette classe ; ils le conservent même jusqu'à un terme assez reculé de la vie :

aussi sont-ils plus mobiles, plus gais, plus portés à la débauche et plus irascibles que les autres habitans. Leurs formes sont belles et ne sont dues qu'aux muscles : rarement ont-ils l'embonpoint que quelques Citadins acquièrent; ils n'en restent que plus agiles, et sont sujets à moins d'incommodités.

On sent bien que je n'ai entendu parler, dans ce que j'ai dit sur cette classe, que des Marins qui étaient constamment occupés à leur état; car ceux qui l'abandonnent ou qui restent long-tems dans le pays, rentrent dans une des classes dont ils se rapprochent le plus par leurs habitudes, leurs occupations, etc. : par conséquent, ils sont sujets aux mêmes influences et aux mêmes maladies que ceux de cette classe. J'ai déjà dit que les Marins étaient sujets à peu de maladies : en effet, si l'on en excepte celles qui résultent des différens excès, on verra que les autres sont peu de chose, et que d'ailleurs elles tiennent toujours du caractère inflammatoire.

TROISIÈME CLASSE.

Des Résiniers.

Ceux de cette classe, assez nombreux, habitent presque toujours les *Pignadas;* et on ne les voit guères dans la Teste que les dimanches.

Les Résiniers sont presque tous employés dans la grande forêt; ils sont logés dans des cabanes peu closes, le plus communément faites en planches. Ils mènent, dans ces retraites solitaires, la vie la plus rustique qu'on puisse imaginer. Ils se nourrissent de pain de seigle, *de cruchade*, de viandes et de poissons salés; leur boisson n'est en général qu'une eau très-mauvaise, qu'on tire des puits qui sont la demeure de différens insectes et reptiles, et qui d'ailleurs sont pénétrés par les racines des pins qui donnent un goût de résine à cette eau; enfin, leurs lits ne sont que des planches ou de durs hamacs.

Les Résiniers se lèvent avant que l'Aurore soit venue éclairer l'horizon; ils déjeûnent avec une soupe faite de pain de seigle, d'eau bouillie et de sel; ils y ajoutent la graisse qu'a pu fournir

un très-petit morceau de lard cuit dans la poêle, et nomment ce mêt succulent *Régit;* ils terminent leur repas, en mangeant le lard ou bien en savourant la chair d'une vieille sardine de Galice. Le soleil n'a point encore commencé sa carrière, qu'ils sont sur le lieu de leur travail; ils s'y rendent, au travers des brossailles couvertes de rosée, les pieds nus et souvent mal vêtus. Les hommes sont chargés d'une hache et d'une sorte d'échelle nécessaire pour couper les pins de la manière convenable, afin de faciliter l'issue de la résine; les femmes sont munies de pelles et de petits rateaux, avec lesquels elles font tomber la résine qui est attachée aux pins, ou bien elles la font sortir des trous où elle s'est écoulée en partie. Vers midi, ils s'approchent de leur cabane, afin d'y prendre un repas analogue à celui dont il a été parlé, pour ensuite reprendre leur ouvrage, jusqu'à ce que Phébus, descendu dans le sein d'Amphitrite, ait permis aux sombres voiles de se répandre et d'interrompre leurs travaux : alors seulement ils se retirent vers leurs asiles champêtres, en entonnant quelquefois des chansons que les échos d'alentour répètent. Étant arrivés, ils prennent un souper frugal, puis se couchent sur leurs hamacs, pour se délasser des fatigues du jour, et pour goûter un sommeil que souvent on ne trouve point au sein de l'abondance et de l'oisiveté.

Si l'on en excepte les fêtes, la description d'un jour de leur travail est celle de tous ceux de leur vie. Les dimanches sont des jours de repos et de vraies fêtes pour eux. C'est pendant ces jours là, qu'ils viennent dans le pays et que les chefs de famille, (après qu'ils ont satisfait aux devoirs qu'ils doivent à Dieu) vont en société s'égayer, en buvant du vin qu'ils n'avaient pu goûter durant leur pénible travail. Cet usage est le résultat d'un vrai besoin et il ne doit point être blâmé; car, le vin relève leurs forces épuisées, et leur en donne, pour supporter les fatigues de la semaine qui va suivre. A la vérité, ils font quelquefois des excès ; mais lorsqu'ils ne sont pas trop considérables, ils sont moins nuisibles que la privation complète du vin: d'ailleurs, ils excitent des secousses et de salutaires oscillations dans toute l'économie.

Les Résiniers diffèrent beaucoup des autres habitans; moins spirituels et moins agiles qu'eux, ils ne leur cèdent en rien pour la franchise, ni pour la douceur du caractère, et ils les surpassent pour la sobriété. C'est principalement au physique, que la différence est frappante; ils sont petits, maigres, d'un teint basané, et ils ont une certaine manière d'être qui les fait distinguer facilement. On ne leur voit point le beau coloris, ni les formes agréables qu'on aperçoit aux Marins, et jamais leur tissu cellulaire n'a été distendu par la graisse, pour leur donner cette rotondité qu'ont souvent ceux de la première classe. On trouvera, sans doute, dans leur profession et sur-tout dans la manière dont ils se nourrissent, des causes plus que suffisantes de ces changemens.

Les Résiniers sont éminemment bilioso-pituiteux. Si, dans l'âge le plus fleuri de la vie, on peut apercevoir une prédominance du système sanguin sur quelques sujets, ces cas sont rares, et ce n'est que comme un éclair qui passe rapidement et qui ne doit point faire exception.

Leurs maladies ont rarement un caractère d'acuité; et lorsqu'elles l'ont, elles se manifestent toujours par celui qui est propre au type bilieux. Les fièvres bilieuses simples, malignes et putrides, les fièvres intermittentes simples, insidieuses et symptomatiques, leur sont très-fréquentes. Ils ne vieillissent pas ordinairement, et meurent à un âge peu avancé, par suite des obstructions qui s'établissent dans le bas-ventre.

D'après ce que je viens de dire des habitans de la Teste en général, et les considérations que j'ai établies sur chaque classe en particulier, il me semble qu'il est facile de s'apercevoir des différences essentielles qui existent entr'eux. Le vulgaire compte pour peu ces grandes différences; mais l'homme judicieux et le Médecin éclairé y attachent la plus haute importance. C'est sur la juste appréciation des différentes manières d'être de chaque classe d'un même peuple, que repose en partie la plus saine Médecine; c'est par elle que l'habile Praticien sait varier à propos le traitement des maladies qui paraissent être les mêmes; c'est par elle, enfin, que

dans des cas désespérés, il redonne souvent la santé à des malheureux que l'ignorance aurait laissés mourir.

SECTION TROISIEME.

Constitutions médicales.

Ce n'est qu'avec une très-grande méfiance de moi-même, que j'ose aborder un sujet aussi grand, qui exige, pour être bien traité, des connaissances et une pratique que je n'ai point encore; cependant, quoique je n'aye pas exercé la Médecine à la Teste, je n'ai cessé, pendant près de trois ans, de porter une grande attention sur les constitutions médicales. Je vais présenter un précis de mes observations, heureux ! si mes efforts peuvent paraître de quelque utilité, et s'ils peuvent mériter l'indulgence de mes illustres censeurs.

Comme chaque saison a, en général, un caractère qui lui est propre, pour la température, l'humidité, etc., également chaque saison amène des maladies qui lui sont particulières; chaque année même développe des maladies qui diffèrent par leur nature ou par leur intensité : ce sont ces dissemblances qui établissent les constitutions médicales.

Année 1804.

HIVER. Le mois de janvier fut plus humide que froid. Les catarrhes qui avaient commencé dans la saison précédente, se continuèrent et furent assez intenses; ils s'alliaient souvent avec une affection gastrique qu'il fallait combattre par les évacuans. Les fluxions de poitrine bilieuse, et les fièvres intermittentes que l'automne avait produites, n'avaient cessé qu'en parties; car on en observait quelques-unes. Toutes ces maladies n'étaient point exemptes des élémens nerveux et putrides, et lorsque leur existence n'était pas aperçue, ils aggravaient si rapidement ces maladies, que les malades mouraient avant le onzième jour.

Février et mars furent plus secs, sans être absolument froids;

cependant toutes ces maladies disparurent peu à peu, du moins les diathèses bilieuses et pituiteuses semblèrent faire place au génie inflammatoire.

PRINTEMS. Les mois d'avril et de mai développèrent, sur-tout, les maladies inflammatoires. La prédominance sanguine s'établissait à la tête et à la poitrine, d'où résultait des apoplexies, des hémorragies nasales, des hémoptysies et des fluxions de poitrine. Néanmoins, j'observe que cette constitution n'avait pas toute l'intensité possible, ce que j'attribuai à ce que l'hiver n'avait pas été absolument froid, et à ce que l'humide avait prédominé. La rougeole se manifesta et ne fut point mauvaise.

ÉTÉ. La température fut élevée dans le mois de juin. Aux maladies inflammatoires énoncées, se joignirent quelques frénésies qui avaient un certain caractère de malignité qui les rendait d'un mauvais augure; juillet fut très-chaud. La diathèse inflammatoire disparut; les fièvres malignes et putrides se développèrent : ce fut sur-tout au mois d'août, que les mouvemens s'étant portés dans le bas-ventre, on vit survenir des diarrhées bilieuses, des cholera simples ou qui étaient compliqués des fièvres insidieuses.

La fin d'août et le commencement de septembre sont en général le tems où les maladies sont les plus fréquentes et les plus graves, c'est ce qu'on nomme le tems de la canicule. En effet, la chaleur et l'humidité se combinent ordinairement. Aussi vit-on, dans cette année, se sur-ajouter, à la diathèse bilieuse et à l'élément nerveux, le commencement d'une prédominance catarrhale. C'est de cette triple combinaison, que résultent la plupart de ces maladies terribles qui attaquent indistinctement le riche comme le pauvre, et qu'on voit sur-tout régner au tour des lieux où sont des fumiers et des cloaques, tels que le tour de la halle et les divers chemins qui y conduisent. Qu'on ne se le dissimule point, ces fumiers et ces boues fétides produisent un poison subtil qui seul pourrait donner la mort, et qui la donne très-certainement, lorsqu'il se joint à l'action de quelque maladie primitive. Les infiniment petits qui ne sont rien aux yeux du stupide ignorant, paraissent à ceux qui savent observer, comme des causes puissantes et capables de

produire les plus grands effets. C'est pour n'avoir pas apprécié une pareille cause, c'est pour n'avoir pas décomposé une maladie jusques dans ses élémens primitifs, qu'on n'a pu porter à des malades estimables, tous les secours qu'ils avaient droit d'attendre des ressources de la science.

AUTOMNE. La fin de septembre et le mois d'octobre furent humides et venteux. Les maladies de l'été se continuèrent, mais elles diminuèrent d'intensité. Les fièvres intermittentes simples et les rhumatismes furent fréquens, de même que les fluxions de poitrine bilieuses. Le mois de novembre fut pluvieux et froid alternativement. La diathèse pituiteuse s'établit et les catarrhes devinrent fréquens.

Voilà quelle fut à peu près la constitution médicale de l'année 1804. Pour ne pas me répéter sur les suivantes, je vais seulement parler des différences essentielles qu'elles offrirent, par rapport à celle qui sert de modèle.

Année 1805.

HIVER. Toute cette saison fut plus humide que froide. Les fièvres muqueuses furent fréquentes chez les enfans, et les vers en faisaient une des principales complications. Les catarrhes furent plus forts et accompagnés de symptômes ataxiques, plus intenses que dans l'année précédente.

PRINTEMS. La prédominance sanguine fut moins considérable que pendant le printems de 1804. Il y eut quelques fièvres inflammatoires générales locales, et peu d'hémorragies.

ÉTÉ. Les chaleurs furent très-fortes. Les fièvres bilieuses furent en plus grand nombre; je les ai vues accompagnées d'un spasme, vers le système biliaire, qui se manifestait par des nausées, par des douleurs à la partie concave du foie, à la région épigastrique, et par l'ictère. Cet état était traité avantageusement par une potion calmante, à laquelle on faisait succéder de doux minoratifs.

AUTOMNE. A la fin de septembre et au commencement d'octobre, il y eut des fluxions de poitrine bilieuses et des inflammations du foie. Les fièvres intermittentes furent fréquentes et souvent insidieuses.

Année 1806.

HIVER. Le froid fut très-peu de chose, l'humide prédomina, mais ne fut point considérable. Plusieurs fièvres gastriques régnèrent dans cette saison, elles étaient accompagnées de douleurs d'oreilles, d'inflammations des yeux qui cédaient aux évacuans et aux vésicatoires. Les fièvres pituiteuses et vermineuses régnèrent avec force, vers le milieu de la saison.

PRINTEMS. Le printems fut très-beau, à quelques pluies près, qui survenaient de tems en tems, mais qui n'étaient pas de durée. La diathèse inflammatoire fut encore moins considérable que dans l'année précédente. Il y eut des angines, des érysipèles et des fluxions de poitrine qui paraissaient être de même nature. Peu d'inflammations exquises se manifestèrent, elles étaient presque toujours accompagnées de gastricité, et quelquefois l'élément nerveux se manifestait avec assez de force.

J'avais recueilli quelques observations pour le commencement de l'été de ladite année, mais elles me sont devenues insuffisantes, attendu que je partis durant cette saison pour venir dans cette École, afin de m'instruire dans l'excellente doctrine qui y est enseignée.

De quelques maladies qui règnent fréquemment dans la Teste, sans qu'on puisse les attribuer à la différence des saisons, ni des années, parce qu'elles règnent indistinctement dans tous les tems.

INFLAMMATION AUX MAMELLES.

La première et la plus fréquente, c'est la maladie appelée dans le pays *Mal vif.* Elle vient aux seins des femmes, après leurs couches, et elle est si commune, qu'il y a peu de femmes qui, ayant nourri, puissent se flatter de ne l'avoir point eue.

Le mal vif n'est autre chose qu'une inflammation qui survient à l'aréole et au mamelon d'un seul ou des deux seins. Cette inflam-

mation est très-douloureuse, et est suivie de gerçures ou crevasses qui le sont encore plus, sur-tout au moment de la lactation : ce qui fait que quelques femmes négligent de se faire teter assez souvent, et qu'elles se préparent par là à des maux incalculables.

L'inflammation du mamelon et de l'aréole, quoique bien douloureuse, ne serait que de peu d'importance, si elle n'entraînait souvent des suites funestes. Soit que la malade ait négligé de se faire teter, soit que l'inflammation ait empêché le lait de s'écouler, il survient quelquefois des dépôts laiteux qui se terminent par suppuration, et qui détruisent souvent tout à fait les seins : s'il reste quelques vestiges de ces organes importans, ce n'est plus pour donner à la tendre mère la douce satisfaction de nourrir son cher fruit, mais pour être là comme des germes d'un carcinome dévorant.

Si je cherchais la cause de cette maladie, ne serai-je pas fondé à la prendre dans les qualités de l'air que la mer amène chaque jour dans son flux ? On sait qu'il y a ordinairement une brise plus ou moins considérable à chaque flux ; je crois qu'alors l'air est chargé d'un principe muriatique, ou pour mieux dire, d'un principe qui n'est point connu dans sa nature, on nomme cet air *air salé :* en effet, on ne s'est pas promené un certain tems, près du bassin, qu'on n'ait trouvé, sur ses lèvres, un certain goût comme salé ; on sait aussi que la douleur que cause la piqûre de certains poissons, se renouvelle et s'accroît à chaque flux. En un mot, la raison doit nous faire croire que l'air qui vient de la mer, a quelques différences qui, quoiqu'elles soient inappréciées, ne sont pas moins existantes.

La cause que j'admets n'exclut pas l'existence d'autres causes, telles que l'usage des mauvais alimens, sur-tout de ceux qui sont salés, comme les huîtres et autres coquillages de même nature.

Quoique cette maladie soit très-fréquente et très-désagréable, il est rare que les malades soient soumises à quelque traitement; elles souffrent, perdent les mamelons ou les seins, sans attirer l'attention des gens de l'art; cependant celle qui est l'admirable réservoir des premiers linéamens de l'homme, celle qui le substante

de son sang, celle qui l'enfante avec douleur et qui le nourrit de son lait, celle qui surveille et qui soutient sa délicate enfance, la femme enfin est bien digne de tous nos soins et de toutes nos sollicitudes!

Je crois qu'il serait facile de prévenir ce mal, si l'on avait soin de tenir constamment quelque chose de ouaté sur les seins, et si l'on frottait de tems en tems le mamelon et l'aréole, avec du beurre très-frais. Ces moyens devraient même être mis en usage avant l'accouchement. Lorsque le mal existe, on peut faire des lotions, avec une décoction de racines de guimauve mêlée avec de l'huile d'olive très-fine, qu'on aura battues ensemble ; d'ailleurs comme il m'a paru que cette sorte d'inflammation avait quelque chose d'érysipélateux, il conviendra toujours de faire attention à l'état des premières voies, et d'employer des évacuans en conséquence.

Fièvres.

Les fièvres continues, rémittentes et intermittentes sont très-fréquentes ; elles méritent toute l'attention possible, attendu, comme je l'ai déjà dit, qu'elles se compliquent souvent d'un caractère de malignité qui doit sa naissance, à l'action éminemment débilitante des émanations putrides qui ont lieu dans les chemins où les eaux croupissent, dans les endroits où on lave du poisson, dans ceux où l'on entasse les fumiers, et dans les marais.

Ces fièvres sévissent quelquefois avec une telle promptitude, que tous les secours de l'art sont insuffisans ; et dans les cas où elles n'agissent pas avec autant de force, elles ne mènent pas moins à une malheureuse fin, si l'on ne saisit le génie qui les caractérise. Le quinquina donné à haute dose est le plus puissant et même le seul remède contre ces fièvres.

Phthisie.

Faut-il grand Dieu ! que j'aie à rappeler cette cruelle maladie qui vient de m'enlever la meilleure des sœurs, au milieu de sa carrière ! ! ! . . . . O sœur vertueuse ! Sœur aimante et sœur à jamais aimée, conduis ma débile plume pour que je puisse surmonter

la puissance de la douleur, en faveur des mortels qui te survivent! Tu vois de l'asile céleste et immuable qui devient hélas! ton éternelle demeure, tu vois, dis-je, l'affliction qui m'accable; daigne m'animer du souffle divin que tu respires, afin que, par un effort surnaturel, (sans cesser de te vouer d'éternels regrets) je puisse m'acquitter de ce que je dois à une Société, à laquelle la matière m'attache encore!

La phthisie, ce terrible fléau de la jeunesse et des grâces, qui semble ne se plaire qu'à se repaître de victimes, que l'esprit ou l'amabilité rendent chères; la phthisie soit innée, soit acquise, est fréquente à la Teste.

La phthisie innée dépend d'une organisation primitive de la poitrine et des poumons, ou bien, d'une affection tuberculeuse de ces organes. L'air qui vient de la mer fortement pourvu d'oxigène produit des hémoptysies dans le premier cas, et l'inflammation des tubercules dans le second, après l'âge de puberté.

La phthisie acquise ou accidentelle est le résultat d'une forte inflammation, du transport d'une humeur âcre et d'une sorte d'irritabilité relative, survenue dans les poumons par suite d'une faiblesse accidentelle. Les deux premières causes sont très-fréquentes dans tous les pays; la dernière ne me paraît pas avoir été assez examinée, et cependant elle est plus terrible que les autres, en ce qu'elle attaque sourdement les personnes qui paraissent y être le moins disposées, et qu'elle les conduit aussi surement à la mort.

Les personnes du sexe sont les plus sujètes à la phthisie dont s'agit. Elle paraît se développer dans deux cas principaux, savoir : lorsqu'une fille est atteinte de chlorose, et par conséquent de débilité de tout le système, par suite de la suppression du flux menstruel; parce qu'alors les poumons acquièrent une sorte de sensibilité relativement plus forte qu'aucun autre organe, sans doute par la présence continuelle, dans leur intérieur, d'un air bien oxigéné. Dans ce cas, une légère toux s'établit, elle augmente peu à peu, sur-tout la nuit; une fièvre consomptive survient, et bientôt le crachement de pus ne manque pas de confirmer l'exis-

tence de cette affection perfide. Dans le second cas, ce sera une femme d'une fibre délicate, qui se sera affaiblie par le déduit où par l'allaitement, et chez laquelle les poumons auront acquis une sensibilité relative plus forte, qui sera entretenue par la vivacité de l'air : alors les mêmes symptômes se développent ; mais il y a de plus une cuisson vers le sternum, et une sorte de barre qui semble faire attacher les poumons à la colonne vertébrale. Dans l'un et l'autre cas, cette maladie est sans altération de la voix.

Qu'il serait doux pour un cœur sensible de trouver un remède contre un pareil mal ! Malheureusement, il n'en existe point : peut-être l'arrêterait-on dans le principe, en faisant habiter la malade dans un air épais, en employant le lait, l'équitation et les remèdes propres à l'affection primitive ; mais on ne s'en aperçoit que lorsqu'il a fait quelques progrès. La science est bien en défaut dans cette triste conjoncture ; elle n'a que le pouvoir de reculer le terme fatal, au moyen d'un régime et d'un traitement humectant et adoucissant.

Il y a eu souvent, dans la Teste, des épidémies, de petite-vérole et de rougeole très-meurtrières, mais je n'ai point eu occasion d'en observer. Quant à celles de petite-vérole, elles ont entièrement disparu depuis que la vaccine a été mise en pratique. Je fus le premier qui la fis prendre en 1801, c'est-à-dire, vers le tems où *Woodwille et Colon* la mirent en usage à Paris. C'est à mon exemple que Messieurs les Officiers de santé du pays ont continué de la donner et de la propager dans les Communes voisines.

Il y a des exemples que le scorbut s'est manifesté spontanément, qu'il a fait périr ou qu'il a mutilé plusieurs personnes ; mais il ne s'en est point présenté à mon observation : par conséquent je ne puis rien dire sur cet objet.

Les calculs urinaires sont fréquens, eu égard à la quantité des habitans, ce qui doit être attribué à la grande quantité de substances salines que les eaux contiennent. On voit des sujets périr victimes de ces corps étrangers, ou bien traîner une malheureuse existence au milieu des douleurs atroces qu'ils éprouvent.

Après avoir subi les épreuves pénibles des examens, il me restait deux tâches également importantes à remplir pour terminer ma carrière scolastique. La première était celle de payer à cette célèbre École, le tribut académique qu'elle exige de tous ceux qu'elle élève à la dignité de Médecin; la seconde, non moins douce à mon cœur, devait être de donner un témoignage assuré de mon attachement pour le pays qui m'a vu naître, et de mon dévouement au bonheur de tous mes Concitoyens. . . . . Je sens que je n'ai rempli qu'imparfaitement ce double devoir. Entravé par un événement malheureux, je n'ai pu suivre, dans ce travail, tout le plan que je m'étais tracé, ni lui donner tout le développement dont je sais qu'il était susceptible. On y a vu plusieurs articles tronqués, et l'on doit sentir qu'il en manque plusieurs autres qui auraient dû y trouver leur place; néanmoins, j'espère que le peu que j'ai fait, pourra donner une légère preuve de ce que j'aurais pu faire encore, si le tems me l'eût permis, et j'ose me flatter qu'il pourra me mériter, si non l'approbation, du moins l'indulgence de mes illustres Maîtres. Si j'étais jugé d'après les bons sentimens qui m'animent, je pourrais espérer d'avoir donné aux habitans de mon pays, une preuve non équivoque de mon amour et de mon affection pour eux. Toutefois, si je me trompais, si je me faisais illusion sur ce que peut mériter cet ouvrage éphémère, je pourrais attendre qu'on prendrait en considération la vaste étendue du sujet que je traite, et les grandes difficultés qu'il présente dans son exécution; et qu'alors, sans avoir égard à ma témérité, on pourrait accorder à mes bonnes intentions ce qu'on aurait refusé à mes faibles talens : c'est du moins à cette dernière considération, que je m'arrête, et à laquelle je prie humblement, mes très-aimés et très-révérés Professeurs, de daigner avoir égard, afin que je puisse leur paraître digne d'entrer dans le sanctuaire d'Esculape, et de pratiquer l'excellente doctrine de l'immortel vieillard de Cos.

F I N.